



**HAL**  
open science

## La mosquée chinoise

Elisabeth Allès

► **To cite this version:**

Elisabeth Allès. La mosquée chinoise : support d'identités et de modernités. Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée, 2009, 125, pp.111-121. hal-00560105

**HAL Id: hal-00560105**

**<https://hal.science/hal-00560105>**

Submitted on 27 Jan 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Élisabeth Allès\*

## La mosquée chinoise<sup>1</sup> : support d'identités et de modernités<sup>2</sup>

**Résumé.** Avec les réformes des années 1980, l'islam en Chine a retrouvé ses espaces de pratique et d'expression religieuses. Ces vingt dernières années ont été marquées par les restaurations et les nouvelles constructions de mosquées. On compte aujourd'hui officiellement plus de 40 000 mosquées dispersées sur l'ensemble du territoire dont la moitié en Chine intérieure. Les mosquées traditionnelles en forme de pagode tendent à disparaître peu à peu au profit de bâtisses aux styles cherchant à se rapprocher d'un modèle moyen-oriental et à exprimer une idée de la «modernité». Marqueur identitaire, la mosquée en Chine est aussi le reflet du statut social d'une communauté et un espace de compétition entre courants religieux.

**Mots clés:** architecture religieuse, pratiques religieuses, pluriethnicité, Chine.

**Abstract.** *The Chinese Mosque: a support for identity and modernity*

With the 1980s reforms, Islam in China recovered its vital spaces for religious practice and expression. These past twenty years have been marked by the restoration and construction of mosques. Officially there are 40,000 mosques throughout the country, half of which are in China proper. Traditional mosques in pagoda style have disappeared slowly, replaced by a new Middle Eastern styled architecture representing the idea of "modernity". As identity markers, Chinese mosques illustrate the social status of a community. They are also places of competition between religious trends.

**Keywords:** religious architecture, religious practices, multi ethnicity, China.

---

\* CNRS-UMR 8173, Centre de recherche sur la Chine, la Corée, le Japon, Paris

1 Je remercie les correcteurs anonymes pour leur lecture attentive et leurs réflexions pertinentes.

2 Cet article traitera essentiellement des mosquées des populations de langue chinoise. Les mosquées des musulmans de langue turque (Ouïghour, Kazakh, Kirghiz) de l'espace appelé aujourd'hui, Région Autonome Ouïghour du Xinjiang, ne sont pas abordées. En effet, en raison de l'histoire de cette région, tant religieuse par le rôle des confréries soufies, que politique par son intégration tardive au sein du monde chinois, une étude spécifique est nécessaire.



La mosquée en Chine, comme ailleurs dans le monde musulman, est un centre de l'activité religieuse, mais dans le cas présent, c'est-à-dire celui d'un islam en situation minoritaire, elle devient un espace symbolique aux multiples dimensions. Son histoire est d'abord celle d'une communauté de croyants dont l'ancrage dans le monde chinois est très ancien, principalement depuis le XIII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Elle est à l'image de fidèles qui ont montré tout au long des siècles leurs capacités d'adaptation et d'innovation. La dénomination du « temple du pur et du vrai » (*qingzhensi*) pour désigner une mosquée est significative de cette adaptation. Ainsi les musulmans de langue chinoise, considérés aujourd'hui comme une nationalité (la nationalité Hui)<sup>4</sup>, ont non seulement érigé des mosquées où les hommes se rendent régulièrement et parfois les femmes, lorsqu'un espace a été aménagé à cet effet, mais ils ont aussi édifié des mosquées pour les femmes avec un personnel féminin qui en a la charge, ce qui constitue une spécificité de l'islam chinois. Ils ont aussi développé dès le XVI<sup>e</sup> siècle un islam lettré dont l'enseignement en arabe, en persan et en chinois a été diffusé dans ces lieux de culte. L'islam chinois appartient au sunnisme et à l'école hanéfite, toutefois les mosquées et leur architecture révèlent la diversité des regroupements, des courants religieux et traduisent aussi les représentations de l'islam que les Hui se donnent à eux-mêmes et aux autres. De fait, si traditionnellement, les mosquées ont été érigées dans un style chinois, de nos jours, leur architecture tend à suivre un autre modèle, plus proche d'un style « moyen-oriental ». Il s'agit parfois de montrer une différence entre un islam dit traditionnel, « le vieil enseignement (*laojiao*) » ou appartenant au soufisme et des courants fondamentalistes et réformateurs, *ikhwan* et *salafi*. Elles sont aussi le moyen d'inscrire l'islam dans une représentation de la modernité. Espace du religieux et lieu de sociabilité, la mosquée chinoise est devenue en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, et plus particulièrement depuis ces vingt dernières années, un marqueur identitaire, le reflet du statut social de la communauté concernée et un espace de compétition entre courants.

---

3 Si l'on trouve des traces de l'islam dans le monde chinois dès le VIII<sup>e</sup> siècle, l'ancrage de communautés musulmanes de langue chinoise sur de nombreuses parties du territoire n'est effectif qu'à partir du XIII<sup>e</sup> siècle sous la domination mongole de la dynastie des Yuan (1271-1368). Période durant laquelle de nombreux musulmans d'Asie centrale, du golfe persique et au-delà, sont arrivés en Chine parfois sous la contrainte.

4 Les populations considérées comme musulmanes en Chine sont, selon le recensement de 2000, environ vingt millions. Elles sont pour moitié de langue turque et turco-mongole (Ouïghour, Kazakh, Kirghiz, Bao'an, Dongxiang, Tatar, Ouzbek, Salar) et quelques milliers de langue persane (Tadjik). Les musulmans de langue chinoise (Hui) constituent l'autre moitié. Le regroupement de ces populations en nationalité (*minzu*) est le résultat de la construction de l'État-nation à l'effondrement de l'empire en 1911 et de l'application par la République populaire de Chine de la politique des nationalités héritée des conceptions soviétiques. Toutefois en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, les populations se déterminent à l'intérieur de ces catégories. Le statut de « minorités nationales » (*shaoshuminzu*) confère au groupe une représentation politique et aux membres un certain nombre d'avantages, comme l'exemption du principe de la politique de l'enfant unique.

## La construction d'une mosquée : symbole d'une communauté de croyants.

La fondation d'une mosquée est intimement liée à l'histoire d'une communauté qui s'est établie dans un espace déterminé, village ou ville. Une recherche effectuée dans les provinces de la plaine centrale de Chine<sup>5</sup>, a permis de relever trois sortes de processus d'édification qui montrent bien l'ancrage de l'islam au cœur même de la Chine. Les sources écrites permettent de relever, tout d'abord, le lien entre la construction d'édifices religieux et le pouvoir impérial. Au XIV<sup>e</sup> siècle, à Kaifeng, ancienne capitale impériale, les mandarins se réservaient la mosquée de la rue Sanmin. Dans cette même ville, sous la dynastie des Ming (1368-1644), on cite qu'une des mosquées servit comme lieu de proclamation des édits impériaux. D'autres exemples de ce type de fondation existent. Au XIII<sup>e</sup> siècle, le gouverneur de la province du Yunnan, le général Saidianchi (Sayyid-i Ajall Shams al-din, 1210-1279), fit ériger une mosquée et dans le même temps un temple dédié à Confucius. Cependant le nombre de ces édifices était faible et ils n'étaient bâtis que dans des centres urbains très importants. Les monographies historiques locales soulignent la construction d'un grand nombre de mosquées dans les villages ou les bourgs. De fait la société environnante offrait d'autres modèles de regroupement pour organiser un lieu de culte : des regroupements à base familiale, lignagère ou à base locale, régionale. Il s'agit là d'un processus récurrent : une personne ou une famille ouvrait un espace rudimentaire comme lieu de prière, quelques dizaines d'années après, voire davantage, lorsque cette famille avait suffisamment de moyens ou qu'un lignage s'était constitué, ses membres organisaient un *waqf*<sup>6</sup> et érigeaient un édifice en dur<sup>7</sup>. On désignait ainsi la mosquée par le nom du lignage qui en avait été à l'origine, la mosquée des Zhang (*Zhangsi*) ou des Ding (*Dingsi*). De nos jours, les appellations sont neutres, on utilise un terme géographique comme la Grande mosquée du Nord (*beidasi*), la mosquée de l'Est (*dongs*) ou encore le nom de la rue. Toutefois la liste des responsables du comité de gestion de ces mosquées montre dans la grande majorité des cas, la permanence des membres portant le patronyme des familles fondatrices. Des villageois racontent qu'autrefois un emplacement particulier pour le cimetière était situé à proximité de la mosquée, à l'intention des membres qui y étaient rattachés.

Le troisième mode de rassemblement est lié au déplacement pour activités commerciales, à la migration ou encore au regroupement professionnel. Ainsi, les marchands musulmans des provinces du Nord-Ouest venant dans le centre de la Chine, s'organisèrent pour édifier leurs propres lieux de culte. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la mosquée Shanyitang de Kaifeng, appelée communément *makesi* (la mosquée

---

5 *Musulmans de Chine. Une anthropologie des Hui du Henan* (Allès, 2000).

6 Les *waqf* ont été interdits au début des années 1950.

7 Ce mode de rassemblement s'observe aussi au lendemain des révoltes musulmanes du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, durant lesquelles les mosquées ont toutes été rasées comme au Yunnan. ( *The Chinese Sultanate*, D. Atwill, 2005).



des cavaliers), fut construite à l'initiative de marchands de chevaux venus du Gansu<sup>8</sup>. On raconte que ces derniers qui fréquentaient la mosquée du quartier à leur arrivée, ont préféré en construire une pour leur compte, en raison de désaccords avec la communauté locale. Différends qui étaient souvent liés à l'appartenance à un autre courant religieux ou encore aux différences linguistiques. On pourrait citer de multiples autres exemples liés à la migration due aux catastrophes naturelles, au manque de terres arables ou encore aux migrations de travail<sup>9</sup> comme pour la construction du chemin de fer dans le Nord-Est du pays.

On remarque une forte progression de la construction des édifices durant la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et au XIX<sup>e</sup> siècle en particulier dans le monde rural où l'on observe une tendance à une certaine homogénéité religieuse. Outre la dynamique interne au développement de l'islam, en particulier grâce au système d'enseignement mis en place au sein des mosquées durant les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, appelé « l'enseignement de la salle des livres » (Aubin, 1997), le doublement de la population durant le XVIII<sup>e</sup> siècle a sans doute aussi largement contribué à l'augmentation du nombre des lieux de culte.

L'ensemble de ces édifices se caractérise, comme dans le reste du monde musulman, par leur inscription dans le style architectural local, et dans ce cas précis de la tradition chinoise célèbre pour ses grandes bâtisses de plain-pied, en bois, aux toits recourbés. Prenons l'exemple d'une des plus anciennes mosquées du Henan, la mosquée du Nord (Beisi) du bourg de Zhuxian. Cette mosquée située à 22 km au sud de Kaifeng a été construite en 1531 et pouvait accueillir plus de 1 000 fidèles. Comme toutes les grandes demeures mandarinales, la porte principale, massive, est flanquée de chaque côté d'un lion protecteur du lieu. La charpente, en bois peint et sculpté, prend appui sur des piliers de pierre gravés d'inscriptions en caractères chinois. L'accès principal donne sur un jardin comportant en son centre un puits encadré de deux petits pagodons. La salle de prières se trouve dans un vaste bâtiment central ; on y accède par un large préau en bois sculpté. Sur toute la longueur de piliers de la porte, la *Shahada* est calligraphiée en jaune sur fond bleu. Au dessus du linteau, le premier verset de la *Fatiha*. Une inscription en quatre caractères « jus-qu'à la sincérité sans répit » surplombe la porte d'entrée qui s'ouvre sur le *mihrab*.

---

8 Les autorités impériales Qing n'autorisèrent la construction de la mosquée qu'après l'épisode suivant : « Le gouvernement des Qing avait décrété que pour tester le « vrai » (*zhen*), tous les *shetou* (responsables d'un comité de gestion) devaient se rendre à la salle d'audience du *yamen*. Selon les anciens, on avait fait installer par des soldats un foyer incandescent d'où sortait une chaîne chauffée à blanc. On annonça ensuite à ces *shetou* que, s'ils osaient s'agenouiller sur ladite chaîne, cela montrerait que c'est d'un cœur pur qu'ils construisaient les mosquées. S'ils n'osaient pas, cela voudrait dire alors que leur cœur n'était pas pur. En ce cas, non seulement ils n'auraient pas le droit de construire de mosquée, mais ils seraient châtiés. Ce discours à peine terminé, Mr. Su, doyen des *Shetou*, alla sans l'ombre d'une hésitation s'agenouiller sur la chaîne. Les mandarins présents donnèrent aussitôt ordre aux soldats de le relever et autorisèrent l'édification de la mosquée » (Allès, 2000 : 224-225).

9 C'est avec la construction du chemin de fer dans le Nord-Est du pays que les Hui du Shandong, déplacés en grand nombre, ont érigé la mosquée de Harbin.

Outre la salle de prières, celle des ablutions et l'espace attribué à l'*ahong*<sup>10</sup> et à sa famille s'il en a une, une mosquée dispose en général d'une pièce de réception, d'un logement pour les étudiants appelés *khalifa* et enfin d'une salle pour l'enseignement. Un comité de gestion, composé des fidèles du lieu, gère les bâtiments et invite l'*ahong* à venir officier. Il n'y a pas de minaret, l'appel à la prière est lancé à partir de l'entrée de la salle de prières.

Une des particularités de l'islam chinois est d'avoir bâti aussi des mosquées pour les femmes<sup>11</sup>, appelées « Temple féminin du pur et du vrai » (*qingzhen nüsi*). Leur histoire est ancienne et très liée au contexte local de la plaine centrale où ces mosquées se trouvent en grand nombre, avec une forte proportion dans la province du Henan. Leurs implantations, complètement séparées des mosquées des hommes en a suivi le même processus, d'un simple lieu de culte à un édifice. Celui-ci est toutefois de dimension moins imposante. Les salles de prière les plus grandes peuvent rassembler cent à deux cents personnes. Comme toutes les mosquées, elles disposent d'un logement pour l'*ahong* femme, d'une salle pour les ablutions et d'une pièce supplémentaire pour les jeunes filles *khalifa*. Elles sont implantées dans les villes, toutefois un grand nombre se trouvent dans les villages et les bourgs. On peut ainsi constater que souvent pour chaque mosquée érigée pour les hommes, une l'a été pour les femmes, et si dans un même village, il existe plusieurs mosquées masculines, il en est de même pour celles des femmes. Elles sont caractéristiques de l'islam qui s'est profondément ancré au cœur de la Chine.

Jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle, pour toutes ces mosquées, l'architecture traditionnelle chinoise, la décoration, l'utilisation des cinq couleurs fondamentales (vert, rouge, jaune, noir, blanc) et les calligraphies en arabe et en chinois constituent une expression forte de l'appartenance des musulmans à deux cultures, chinoise et musulmane.

## La mosquée chinoise : un marqueur identitaire

Les Chinois musulmans ont participé dans tous les camps aux bouleversements du xx<sup>e</sup> siècle en Chine : à la création de la République en 1912 puis à l'instauration de la République populaire en 1949. Toutefois au cours de ce siècle, deux éléments ont joué un rôle déterminant dans la construction de leurs identités et quant à leur place dans la société chinoise. Le premier concerne les domaines religieux et politique. Il est nécessaire de souligner, ici, le rôle joué par le développement et l'évolution du courant fondamentaliste et réformiste *Yihewani* (*Ikhwân*) initié à la fin du xix<sup>e</sup> par un prédicateur charismatique Ma Wanfu<sup>12</sup>. Très rigoriste, il prônait la séparation stricte avec les non-musulmans et l'usage exclusif de la langue arabe

---

<sup>10</sup> Du persan *akhund*, équivalent d'imam.

<sup>11</sup> Sur l'histoire des mosquées féminines, voir Allès, 1999 et 2004 ; Jaschok et Jingjun, 2000.

<sup>12</sup> Dongxiang de langue mongole. Il partit étudier dans la péninsule Arabique dans les années 1890 (Ma, 1983 : 127-154 et Lipman, 1997 : 200-207).



dans l'enseignement. Dans les années trente, au moment de l'invasion japonaise et sous l'influence de l'un de ses disciples, *Hu Songshan*<sup>13</sup>, célèbre *ahong* du Nord-Ouest, les fidèles de ce courant ont évolué et se sont alors engagés dans le mouvement patriotique et national tant aux côtés du Parti nationaliste (*Guomindang*) que dans les rangs du Parti communiste. Ce courant fut aussi le promoteur d'un enseignement modernisé en chinois ouvert à tous, en particulier aux femmes. Le second élément est d'ordre identitaire, il est le résultat de la constitution du statut des nationalités (*minzu*), sur le modèle soviétique, dans les années 1950. Ainsi les musulmans de langue chinoise, dont l'appartenance religieuse était la seule référence commune, se sont pensés comme une nationalité, un groupe ethnique, la nationalité Hui (*Huizu*)<sup>14</sup>. Ils représentent au dernier recensement (2000) une population de dix millions de personnes et ont en leur nom la Région autonome du Ningxia depuis 1958. Si les Hui sont dispersés sur l'ensemble du territoire chinois, ils sont un peu plus nombreux dans les provinces du Nord-Ouest (Ningxia, Gansu).

La répression envers les formes du religieux en Chine a commencé au début des années 1950. Elle s'est accentuée avec le mouvement d'éducation socialiste (1957) durant lequel des mosquées ont été fermées, dont toutes les mosquées féminines, qui furent transformées en lieu d'habitation ou en atelier d'usine. Durant les dix années de la révolution culturelle (1966-1976) toute activité religieuse fut interdite. Parfois, dans les villages à majorité Hui, une mosquée était maintenue ouverte afin d'organiser les séances de critiques et d'autocritiques. Les réformes de 1978 et la réaffirmation de la liberté religieuse dans la constitution de 1982 ont permis la réappropriation des espaces culturels. Cela s'est traduit par un développement sans précédent des pratiques religieuses (Allès, Cherif, Halfon, 2001) : reconstructions ou constructions de nouvelles mosquées, puis mise en place d'un enseignement modernisé, relance du pèlerinage, développement de l'information par de nouvelles publications, des revues et des traductions. Plus récemment les sites internet et les forums de discussions foisonnent.

Les constructions de mosquées ont été financées en partie par les fidèles et par les apports en provenance de diverses structures de l'État, municipalité, région et en particulier par l'Association islamique de Chine (AIC). Créé en 1953, cet organisme dépend directement du pouvoir central. Il a la charge de contrôler les activités religieuses et ainsi de recevoir tous les dons des pays du monde musulman (Arabie Saoudite, Yémen, Iran, etc.) afin de les redistribuer. Les mosquées en ont reçu une grande partie. Cet argent a aussi permis de financer des Instituts islamiques, en particulier celui de Yinchuan, capitale de la région autonome Hui du Ningxia ou encore l'aéroport de Xiamen (province du Fujian) en raison de la proximité de tombes musulmanes datant du XVII<sup>e</sup> siècle (Gladney, 1991).

13 Sur l'histoire de Hu Songshan voir Lipman, 1997 : 208-211.

14 Se reporter à la note 3. Le terme Hui (litt. retourner), a pris le sens dès le xv<sup>e</sup> siècle de « musulman ». Selon l'historiographie des Hui, le terme serait issu d'une déformation d'un nom, Huihe, donné à une population du Nord-Ouest qui aurait été islamisée.

L'effervescence religieuse des années 1980 a permis au courant fondamentaliste *Ikhwân*, appelé aussi en chinois nouvel enseignement (*xinjiao*), d'affirmer ses différences avec le courant majoritaire de l'islam traditionnel (*laojiao*). La visibilité de l'islam par l'architecture avait pour objectif de rappeler aux Hui leurs obligations envers leur religion, que beaucoup ne pratiquaient plus au lendemain de la révolution culturelle, mais aussi aux non-musulmans les origines arabes de cette religion. Il s'agissait aussi, comme le souligne très justement J. Armijo (2006 : 12), de répondre aux accusations émises par des musulmans arabes conservateurs, en particulier Saoudiens, de ne pas être d'authentiques musulmans en raison de l'influence de la culture chinoise. Ainsi furent construites des mosquées dans un style dont la référence explicite est moyen-orientale<sup>15</sup>. Avec quelques variations, un modèle s'est généralisé : il est formé d'un bâtiment rectangulaire ou carré dont les murs sont peints en blanc ou revêtus de petits carreaux rectangulaires de faïence blanche, comme beaucoup de façades aujourd'hui en Chine. Il est surmonté d'une coupole de couleur verte et est encadré parfois par deux ou quatre tourelles effilées. Toutefois il n'y a toujours pas de minaret d'où l'on appelle à la prière. Dans la plaine centrale, au début des années 1990, les nouvelles mosquées de ce type étaient associées systématiquement au courant *Ikhwan*. Pour leur part, les mosquées issues de l'islam traditionnel se caractérisaient par leur style chinois. Cependant en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle et sans doute pour se sentir davantage en phase avec les transformations actuelles de la Chine, une représentation de la modernité tend à suggérer aux tenants de ces anciens courants de se différencier davantage des formes traditionnelles et d'adopter ce nouveau modèle. Ainsi une architecture moyen-orientale tend à se généraliser. Sans tenir compte des courants, les nouvelles mosquées sont aujourd'hui construites dans ce style moderne avec parfois un élément décoratif supplémentaire qui rappelle les toitures chinoises aux bords recourbés. Certains édifices, parmi les plus élégants, donnent une impression de conte des mille et une nuits lorsqu'ils se situent dans un village aux simples maisons de briques rouges. En ville, ils offrent une vision étrange, incongrue, sans liens architecturaux avec les bâtiments modernes voisins. Seules les mosquées les plus anciennes conservent encore la structure chinoise. Cependant cette tendance vers ce style moderne commence à provoquer des réactions. En effet, il n'est pas rare d'entendre des Hui, même très jeunes, exprimer une certaine nostalgie des architectures traditionnelles chinoises avec lesquelles ils se sentent plus proches.

Ainsi la mosquée prend aujourd'hui une signification identitaire à plusieurs niveaux. Élément de différenciation, elle est, pour l'extérieur, le lieu de culte des membres appartenant à la nationalité Hui dont l'historiographie insiste sur les origines arabe, persane et centrasiatique. Marqueur des divisions internes, elle est le symbole d'une appartenance locale, le moyen d'affirmer la référence à un courant religieux ou encore la représentation d'une certaine idée de la modernité de l'islam.

---

15 Ce désir de montrer un islam le plus authentique possible a aussi été remarqué par Maris Gillette dans son étude sur les musulmans de Xi'an (Gillette, 2000)





## **La mosquée chinoise : reflet du statut social d'une communauté et espace de compétition entre courants religieux**

En complément de la fonction principale de lieu de culte, l'enseignement a revêtu un élément essentiel de l'activité religieuse. Les écoles de mosquées, mises en place dès le XVI<sup>e</sup> siècle, ont joué un rôle majeur dans la diffusion de l'islam mais surtout pour son maintien dans l'univers chinois, en particulier dans les villes de l'Est du pays, comme Nankin, ou au sud dans la province du Yunnan. C'était aussi pour les communautés impliquées le moyen d'afficher leur statut social. Elles rivalisaient par leur capacité à accueillir des étudiants, à attirer des *ahong* renommés ou à les soutenir dans leurs travaux d'érudition. La mosquée était aussi un lieu d'édition, un centre de publications et de traductions. En ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, le rôle d'enseignement a été maintenu. Toutefois, il doit se plier à des règles définies par le pouvoir central, en particulier l'obligation de différencier les écoles de mosquées et les autres écoles, souvent nommées écoles de langue arabe, et qui doivent être gérées indépendamment de la mosquée. Cela signifie qu'elles ont à leur tête un directeur ayant reçu une formation universitaire islamique en Chine ou à l'étranger et non plus simplement par l'*ahong*. Deux systèmes se côtoient aujourd'hui, l'école de mosquée traditionnelle et la nouvelle école. Elles peuvent regrouper plus d'une centaine d'élèves et même jusqu'à cinq cents. Cependant les bailleurs de fonds restent les membres de la communauté locale. L'investissement financier dans les bâtiments, le financement des enseignants et des élèves marquent le statut social du groupe.

Les mosquées dont les fonctions sociales ont évolué au cours de l'histoire ont toujours permis aux Hui, dispersés sur l'ensemble du territoire, de circuler d'une ville à une autre, de pouvoir disposer d'un hébergement sûr. Dans chaque grand centre marchand, une mosquée disposait d'un caravansérail. Par ailleurs, elles ont été, et le restent, un espace privilégié pour des activités collectives. Par exemple, grâce aux grandes cours, les écoles d'arts martiaux recevaient - et reçoivent toujours - de nombreux adeptes, à l'instar de celles qui existaient dans les temples taoïstes et bouddhistes. Les mosquées féminines ont toujours représenté un lieu essentiel de convivialité locale. Elles étaient des espaces où les femmes pouvaient se retrouver sans difficulté, faire circuler l'information, accéder à un savoir en arabe et en persan et ont, bien souvent, servi de lieu de refuge. Les femmes répudiées et leurs enfants, dans une situation de misère trop grande ou pendant les guerres, trouvaient là une réelle protection. Elles jouent encore ce rôle de nos jours.

Une innovation très récente a fait son apparition avec la création d'agences matrimoniales dans les locaux des mosquées. Citons, plus particulièrement, l'agence de la mosquée Xigu à Lanzhou (Gansu) créée en 1995. Elle répond à une demande croissante d'un service musulman en la matière en contribuant à la rencontre de personnes de tous les âges, célibataires, divorcées ou veuves<sup>16</sup>. Les annonces sont

---

<sup>16</sup> Quatre ans après sa création, l'agence de la mosquée Xigu annonçait une liste de membres de plus de 600 noms

publiées dans des revues religieuses largement diffusées dans les mosquées et dans les librairies à proximité.

Dès le début du xx<sup>e</sup> siècle, en raison de la place qu'elles occupaient, les mosquées ont fait l'objet d'une lutte acharnée entre le nouveau courant fondamentaliste Ikhwan (*yihewani* ou *xinjiao*) qui cherchait à étendre son influence et le courant du vieil enseignement ou encore dans le Nord-Ouest avec les confréries soufies<sup>17</sup>. Nous avons décrit ailleurs<sup>18</sup> les procédés de cette compétition qui prenaient généralement deux formes. Les histoires locales relatent les stratégies de grignotage à l'intérieur d'un groupe par la montée progressive de l'influence du nouvel enseignement (*xinjiao*) parmi les fidèles du lieu et surtout parmi les membres du comité de gestion. Une position majoritaire au sein de ces comités était essentielle pour promouvoir l'adhésion de l'ensemble de la communauté locale. Les opposants minoritaires préféraient rompre et créer une autre structure dans le même quartier. La deuxième solution était une action de l'extérieur, indépendamment d'une mosquée particulière. Un groupe se formait autour d'un *ahong* charismatique ou bon pédagogue et attirait suffisamment d'adeptes pour susciter la construction d'un édifice. Si cette compétition fut vive entre les courants *laojiao* et *xinjiao* avant les années 1950, elle s'est aujourd'hui apaisée. En revanche, une nouvelle compétition, courante dans les mouvements de réforme, apparaît entre deux courants de l'islam fondamentaliste, celui des *xinjiao* et celui des *salafi* (appelé *san tai* en chinois) qui sont issus d'une scission au sein des premiers (Dru Gladney, 1999).

En conclusion, les nouvelles constructions traduisent une tendance à insister sur les origines étrangères de l'islam et donc sur les origines étrangères des Hui. Une telle manifestation ostentatoire peut devenir un facteur de tensions à plusieurs niveaux. Les relations avec les Han sont parfois conflictuelles et les échauffourées sont en général révélatrices des problèmes sociaux actuels. Le ressentiment de voisins Han trouve ainsi un exutoire et transforme parfois les Hui en boucs émissaires car ces derniers sont perçus comme favorisés grâce au statut de minorité nationale (*shaoshu minzu*), qui comporte quelques avantages. D'autre part, au sein des Hui eux-mêmes, qui se sentent complètement Chinois, certains acceptent mal ces nouveaux édifices privés des caractéristiques chinoises dans lesquelles ils se reconnaissaient. Certes comme le reste de l'architecture en Chine, ce nouveau style reflète une idée de la modernité, mais il tend aussi à mettre au second plan une représentation de la culture chinoise et conduit à souligner fortement la référence à *l'Umma*. Ainsi l'architecture des mosquées aujourd'hui révèle une tension croissante entre le fait de se reconnaître comme un membre de la nationalité Hui, être *Huizu*, et l'appartenance à la communauté des croyants, c'est-à-dire être Chinois musulmans.

---

de toutes catégories sociales, et la réussite dans la formation de 86 couples. (*Kaituo*, 1999, n°4, p. 32).

17 « L'Yihewani, une machine de guerre contre le soufisme en Chine ? » (Cherif-Chebbi, 1999).

18 « À propos de l'islam en Chine : provocations antireligieuses et attitudes anticléricales du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours » (Allès, 2002).



## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALLÈS Élisabeth, 1999, « Des oulémas femmes : le cas des mosquées féminines en Chine », *REMMM*, 85-86, p. 215-236.
- 2000, *Musulmans de Chine. Une anthropologie des Hui du Henan*, éd. EHESS, Paris, 334 p.
- 2002, « À propos de l'islam en Chine : provocations antireligieuses et attitudes anticléricales du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours », *Extrême-Orient Extrême-Occident*, p. 65-76.
- 2004, « Chinese Muslim women: from autonomy to dependence in S. A. DUDOIGNON (ed.), *Devout Societies vs. Impious States? Transmitting Islamic Learning in Russia, Central Asia and China, through the Twentieth Century*, Berlin, Klaus Schwarz Verlag, 2004, p. 91-104.
- ALLÈS Élisabeth, CHÉRIF Leïla, HALFON Constance-Hélène, 2001, « L'islam chinois, unité et fragmentation », *Archives en Sciences Sociales et des Religions*, n° 115, 2001, p. 15-47.
- ARMJO Jackie, 2006, « Islamic Education in China », *Harvard Asia Quarterly*, vol. X, n°1. <http://www.asiaquarterly.com/content/view/166/43/>.
- ATWILL David G., 2005, *The Chinese Sultanate. Islam, Ethnicity and the Panthay Rebellion in Southwest China, 1856-1873*, Stanford, Stanford University Press, 280 p.
- AUBIN Françoise, 1997, « L'enseignement dans la Chine islamique pré-communiste (du XVI<sup>e</sup> au milieu du XX<sup>e</sup>) : entre affirmation identitaire et modernisme », in N. GRANDIN et M. GABORIEAU (dir.), *Madrassa. La transmission du savoir dans le monde musulman*, p. 373-388.
- CHÉRIF-CHEBBI Leïla, 1999, « L'Yihewani, une machine de guerre contre le soufisme en Chine ? » in F. DE JONG and B. RADTKE (éd.), *Islamic Mysticism Contested. Thirteen centuries of Controversies and Polemics*, Brill, Leden, p. 576-602.
- DRU GLADNEY C., 1991, (rééd. 1996) *Muslim Chinese. Ethnic Nationalism in the People's Republic*, Cambridge and London, Council on East Asian Studies, Harvard University, 473 p.
- 1999, "The Salafiyya Movement in Northwest China: Islamic Fundamentalism among the Muslim Chinese?", in LEIF MANGER (éd.) *Muslim Diversity. Local Islam in Global Contexts*, Curzon Press, p. 102-149.
- GILLETTE Maris B., 2000, *Between Mecca and Beijing. Modernization and Consumption among Urban Chinese Muslims*, Stanford, Stanford University Press, 279 p.
- JASCHOK Maria, JINGJUN Shui, 2000, *The History of Women's Mosques in Chinese Islam: A Mosque of their Own*, Curzon Press Richmond, 360 p.
- LIPMAN Jonathan N., 1997, *Familiar Strangers: a History of Muslims in Northwest China*, University of Washington Press, Seattle-London, 266 p.
- MA Tong, 1983, *Zhongguo yisilan jiaopai yu menhuan zhidu shilüe* (Histoire des

courants religieux musulmans et du système des menhuan en Chine), Ningxia, Ningxia renmin chubanshe, 509 p.

WU Jianwei, 1995, *Zhongguo qingzhensi zonglan* (Notes sur les mosquées de Chine) Ningxia, Ningxia renmin chubanshe, 490 p.

